

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Fernand HAYWARD

Un dernier paru : “Le livre de
l’action” par l’abbé R. Snell

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1907, tome 9, p. 363-369

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

UN DERNIER PARU.

« LE LIVRE DE L'ACTION »

par l'abbé R. SNELL (1)

Les lecteurs des « Echos » connaissent et apprécient depuis longtemps l'abbé Snell, ce prêtre au cœur d'apôtre, auteur de ce livre magistral qui a nom : « Lettres à un protestant ». Aussi ne sera-t-il indifférent à aucun d'eux d'apprendre la publication d'un nouvel ouvrage de M. Snell.

Ce n'est plus aujourd'hui de la controverse savante, ce n'est pas davantage un livre de polémique; l'auteur le dit lui-même dans sa préface, s'arrachant à ses études parfois arides sur le Protestantisme, il a voulu, voyageur fatigué, s'asseoir sous un arbre et cueillir « quelques-unes de ces fleurs que Salomon ne pouvait égaler. »

Je ne dirai même pas que le « Livre de l'Action » soit un recueil de nouvelles, ce sont plutôt des réflexions tour à tour mystiques et philosophiques, des

(1) St-Maurice, Librairie catholique. Un vol. 1 fr.

considérations tantôt affligeantes et tantôt pleines d'espérances sur le temps présent et le devoir des catholiques.

L'ouvrage est divisé en sept parties, indépendantes les unes des autres et portant un titre différent. Ce sont presque des nouvelles et souvent l'auteur concrétise sa pensée en un apologue gracieux et poétique, mais la partie philosophique domine dans ces pages.

Dans le premier fragment, l'abbé Snell développe avec force cette thèse : Il ne faut pas que les catholiques se laissent aller au découragement ou perdent confiance dans le succès de leur cause. Plus que jamais leur devoir est d'agir, et d'agir avant tout par la prière, le sacrifice, l'esprit d'apostolat et la réforme individuelle.

Cette partie qui a précisément pour titre le « Livre de l'Action », envisage d'abord le point de vue social. La vieille foi chrétienne qui prêchait la charité et l'amour a été supplantée par un égoïsme brutal et cruel.

Les saints étaient « tout occupés de Dieu, et tout occupés des hommes », mais hélas ! « les relations des hommes ne reposent plus sur l'Amour. » Ici vient se placer l'épisode navrant d'une pauvre mère qui se voit refuser par un riche au cœur de monstre un peu de pain pour son enfant. Et l'enfant meurt... La mère, dans un accès de désespoir, se laisse aller à des imprécations terribles. « Il est temps, dit-elle, que l'incendie et le meurtre marquent notre entrée dans le palais des riches ! Nous le pourrons dès que nous le voudrons, car nous sommes mille contre chacun d'eux. » Mais la vue du pauvre petit cadavre la met dans un tel état de démence qu'elle allume un réchaud de charbon, se couche à côté de son enfant et meurt en le serrant dans ses bras. C'est effrayant, n'est-il pas vrai, que des constatations pareilles, mais ce sont des

réalités bonnes à méditer et, j'aime à les voir commenter, non par des anarchistes sinistres et imbéciles, mais par un prêtre catholique qui, montrant le mal profond, indique le remède, Jésus Christ. « Oh ! mon frère, qu'il est temps de revenir à l'Évangile, qui nous fait aimer l'homme pour Dieu et avec Dieu. »

Mais, alors, l'abbé Snell s'en prend aux catholiques eux-mêmes qui manifestent, dit-il, leur individualisme sous trois formes. Il y a les moqueurs qui ne croient pas qu'on puisse élargir le cadre de la religion et rient de ces rêveries mystiques.

Puis il y a ceux qui trouvent que ces rêveries, c'est très joli, mais pas réalisable du tout.

Enfin les timides ou les habiles, c'est-à-dire au fond les Modernistes, qui veulent tergiverser ou atermoyer. A eux, l'abbé Snell oppose « le Vieillard du Vatican, qui s'est promis de restaurer toutes choses dans le Christ. »

Voici la conclusion de l'auteur au sujet de ces novateurs qui manquent simplement d'esprit de foi, elle mérite d'être citée. « S'ils estiment que notre programme se présente sous la forme d'une chimère, ils sont obligés de dire que le chef de l'Église s'abandonne lui-même à des rêves. Si, au contraire, ils vénèrent les paroles tombées de sa Chaire, ils doivent approuver les catholiques qui les recueillent ou les propagent. »

« Jusqu'à quand boiteront-ils entre les deux camps et essayeront-ils de concilier le culte de Baal et celui de Jéhovah ? »

Nous ne saurions trop souscrire à ce dilemme.

Mais après la tristesse, l'espérance ! L'abbé Snell, comme chacun de nous l'a fait cent fois, constate des symptômes de sentiment et de réveil religieux dans la pensée contemporaine. On abandonne le matérialisme grossier, on en arrive à souhaiter tout bas de retrouver

une foi, un idéal, en un mot, il en est beaucoup de nos jours qui ont « mal à la religion perdue ».

Pour aider ces âmes à atteindre le but suprême auquel tendent leurs aspirations, l'abbé Snell déclare qu'il faut deux éléments essentiels, la prière et le sacrifice, de la part des chrétiens qui veulent leur tendre la main. Et il symbolise cette idée en une très touchante histoire, celle d'une jeune fille délicieuse qui, voyant son père incrédule, demande à Dieu de la faire mourir pour mériter par son sacrifice la grâce nécessaire à cette conversion qui lui est si chère.

Ici l'auteur a atteint une intensité d'émotion inexprimable. La magie du style en certains passages est incomparable. La jeune fille voit sa prière exaucée et, avant d'expirer, elle dit à son père : « Mon père, je vais mourir et vous allez vivre. » Très doucement elle rend son âme à Dieu. Le père alors comprend et tombe à genoux... Quelques instants plus tard, le prêtre entrant rencontre « ce que l'ordre de la grâce a de plus consolant. »

« Un homme était à genoux près de la vierge blonde ; il avait le front appuyé contre le linceul et il priait. Et voyant le curé, il lui dit cette parole particulièrement solennelle en ces circonstances : « Mon père, bénissez-moi parce que j'ai péché. »

Voilà l'esprit de sacrifice. Sans le pousser si loin, on peut puiser là de précieux enseignements.

La péroraison du « Livre de l'Action » est délicieuse : « Mon frère, (c'est à dire le catholique) j'ose t'offrir ces pages dont tu pourras tout dire, excepté qu'elles ne sont pas sincères. Cependant, je serais bien heureux si tu voulais les regarder comme les fleurs d'un pauvre, liées en un très humble bouquet, et si tu respirais en elles le parfum de l'Évangile catholique. »

Le deuxième fragment est intitulé l'« Idéal ». L'auteur raconte qu'à dix-sept ans il était triste parce qu'il ne savait où orienter sa vie et à quoi utiliser son jeune enthousiasme.

« Je demandais à Dieu et aux hommes la révélation d'un Idéal qui s'emparât de mes facultés. » Dieu se tait, les hommes ne comprennent pas. Enfin, un jour, un vieux prêtre rencontré par hasard lui dit : « Tu dois sauver le monde ! » Aussitôt la joie et la reconnaissance remplissent le cœur du jeune homme, il sera prêtre !

La troisième nouvelle, appelée l'« Evangélique mélodie » est le récit d'une vision de l'auteur qui raconte ce que lui dit « un personnage resplendissant de lumière, revêtu d'une blanche tunique sur laquelle ruisselaient ses cheveux d'un or fluide. » L'ange lui parle avec une infinie tristesse de ceux qui introduisent dans la mélodie des enfants du Christ des sons discordants, c'est à dire les novateurs trop hardis. Et l'ange lui dit : « Enfant, fais-moi oublier cette vision de l'enfer. »

Dans « Voix de Païens », M. Snell nous raconte l'histoire d'un jeune étudiant, voué au sacerdoce, à qui une conférence de Missionnaire révèle sa véritable vocation et qui, dans un élan sublime, met son oreille contre le sol et s'écrie : « La voix des Païens ! J'ai entendu la voix des païens qui me disaient avec l'accent de la douleur et de la joie : « Viens à nous comme tu l'as promis. » Il part en effet et meurt jeune encore sur la côte de la Biafra.

Le « Pilier des Anges » est une nouvelle encore. Voyageur, l'abbé Snell s'arrête en une cathédrale devant un pilier merveilleusement sculpté et représentant des rondes d'anges fendant un nuage d'encens et de fleurs pour se rapprocher du Christ qui apparaît nimbé de chérubins. Un vieux prêtre raconte au pèlerin l'histoire

de ce chef d'œuvre, « histoire capable de toucher l'airain le plus endurci. » L'artiste Ervin de Steinbach travailla tant qu'il s'épuisa et tomba malade. Voyant qu'il allait mourir, il appela sa fille qui avait le même talent, et lui fit promettre d'achever son œuvre. L'orpheline se mit au travail, mais son poignet était trop faible pour tailler le marbre si dur ; alors, elle plaça devant elle le portrait de son père et l'amour filial décupla si bien ses forces qu'elle acheva le pilier des anges. Au dernier coup de ciseau, elle tomba morte en disant : « Ma tâche est achevée. » L'abbé Snell profite de cette anecdote délicieuse pour remarquer que nous devons imiter cette manière d'agir. « Quelquefois nous trouverons dans les âmes comme un endurcissement impie... Méditons alors, prions, travaillons devant l'image du Divin Maître. Sur ce grand modèle nous n'aurons garde d'abandonner la tâche qui nous est confiée ; et en mourant, nous dirons comme la fille d'Ervin : J'ai achevé l'œuvre de mon Père. »

« Vision » est encore un songe. D'un côté, l'auteur voit Satan régnant dans le monde et tous les désordres qu'il y suscite. Mais ensuite il est transporté dans une cathédrale, symbole de l'Eglise où tous les chrétiens sont réunis. Un Pontife les exhorte et leur dit : « En vérité, je vous le dis, nous avons abjuré nos devoirs de chrétiens, et c'est là un malheur digne d'être pleuré ! » Et les chrétiens se mettent à prier, alors Satan est précipité au fond des abîmes et le Christianisme ramène sur la terre la paix et le bonheur pour mille ans.

Seulement c'est une « vision », car je ne voudrais pas, en prétendant que l'abbé Snell croit à la réalisation absolue de cet idéal, l'accuser de Millénarisme. Il y a longtemps que l'Eglise a condamné cette utopie. Mais l'idée foncière qui domine tout l'ouvrage n'en est pas moins très vraie ; si les catholiques veulent le triomphe

de l'Eglise, ils n'ont qu'à y travailler.

Enfin la « Récompense » clôt le livre de M. Snell. Il y décrit avec un accent extraordinairement pénétrant, je dirai même avec une puissance de voyant, la mort du Juste, du Serviteur fidèle, et son entrée dans la Jérusalem céleste, et il conclut : « O mystères très aimables et très profonds, ô félicité suprême, qui nourrissez dans l'âme prédestinée une soif insatiable de vous goûter encore, qu'ai-je dit et que puis-je dire ? Je renonce à vous comprendre, et tout ce que je puis ajouter, c'est que l'éternité doit être courte, passée au Ciel. »

Tel est le résumé bien pâle et bien imparfait du livre excellent, plein d'aperçus profonds et de déclarations courageuses, que M. Snell nous offre en cette fin d'année.

Ce livre fera du bien ; comme son titre l'indique, il pousse à l'action, il encourage, il élève l'âme. L'auteur est un mystique, à le lire on serait tenté de croire qu'il a des extases, mais il ne perd néanmoins jamais le sens de la réalité des choses. Au point de vue littéraire, le style a vraiment beaucoup de coloris, d'ampleur et de force. Nous sommes heureux de voir que le souhait du vénéré cardinal Perraud s'est réalisé¹ et que l'abbé Snell continue d'utiliser sa plume au service de la bonne cause. A l'auteur nous disons merci, et à tous les lecteurs des « Echos » nous recommandons vivement le « livre de l'Action ».

Fernand HAYWARD

(1) Voir la Préface des « Lettres à un Protestant ».